

rituals, and nomenclature. Given the frequent use of unqualified terms like “stake”, “temple”, and “bishop”, or even *Book of Mormon*, a glossary of such terms would have been an asset. Whatever the minor shortcomings of *The Mormon Presence* may be, this collection of essays is a very important contribution to Canadian religious history.

Mark G. McGowan

St. Michael's College, University of Toronto

André-G. Bourassa et Jean-Marc Larrue – *Les nuits de la « Main ». Cent ans de spectacles sur le boulevard Saint-Laurent (1891–1991)*, Montréal, VLB éditeur, 1993, 361 p. (coll. « Études québécoises »).

L'intensification des recherches en histoire du théâtre au Québec, au cours des 15 dernières années, a amené les chercheurs à étendre le champ de leurs études à toutes les formes de spectacles produits sur nos scènes. Parmi les différents genres qui appartiennent à l'art dramatique, certains comme les comédies musicales, le burlesque ou le vaudeville touchent de trop près aux numéros de danse, aux concerts et même au cirque pour qu'il soit aisé d'écarter ces derniers de l'objectif visé par l'historien. Les mêmes tréteaux ayant été foulés tour à tour par des tragédiens, des comiques, des magiciens et des athlètes, le passé de chacune de leurs productions semble demander à être évoqué sans exclusion.

C'est ainsi que deux spécialistes québécois en études théâtrales, les professeurs André-G. Bourassa et Jean-Marc Larrue, en sont venus à se pencher sur le cas du boulevard Saint-Laurent, la « Main » des Montréalais. Cette zone qui sépare l'est et l'ouest de la ville, et au sein de laquelle se côtoient de nombreuses communautés ethniques, est devenue très tôt le coin des bars, des cinémas et d'une foule grouillante, une rue en perpétuelle métamorphose, s'adaptant à tout et accueillant des artistes de tous les coins du monde, au point qu'une porte sur deux abrita, à un moment ou l'autre, un lieu de spectacle. D'abord désireux de dresser un inventaire de ces « salles laurentiennes », les deux auteurs ont complété leur recherche par une histoire du spectacle dans cette rue, bâtiment par bâtiment. Approche nouvelle qui tient à la fois de la Nouvelle Histoire et de la sociologie de la culture, et qui fait l'originalité de l'ouvrage. Tous les genres d'activités culturelles y sont traités : théâtre, cinéma, cabarets, boîtes de nuit, musées, studios d'art et de photographie, activités produites par toutes les communautés qui ont vécu sur le boulevard : Anglais, Chinois, Juifs et Canadiens français.

Hors son introduction et sa conclusion, l'ouvrage est divisé en cinq grandes parties dont la matière se succède chronologiquement. Les auteurs y relèvent six cycles bien démarqués, dont les cinq premiers correspondent à cinq types de lieux : les muséums, les cafés-concerts, les « scopes » (les premières petites salles de cinéma), les salles de burlesque et de vaudeville américain, et les *Night Clubs*. Quant au dernier cycle, couvrant les 20 dernières années, il peut être assimilé au courant postmoderne. Parallèlement à toutes ces activités – et parfois en contradiction avec elles – sont traitées celles de la grande salle du Monument-National.

Suivent deux annexes qui remplissent à elles seules la presque totalité de la seconde moitié du volume. La première est une notice démographique de la « Main » des années 1875, 1892 et 1906; la seconde est un répertoire critique des lieux d'art et de spectacles sur la même rue, de 1842 à 1992, avec des notes historiques sur chacun d'eux. Ce répertoire couvre cinquante années de plus que la période analysée, ce qui augmente sa valeur documentaire.

Une bibliographie luxuriante, de même qu'un index très détaillé (37 pages) viennent compléter cette étude par ailleurs enrichie de 78 photographies (dont 60 inédites) soigneusement annotées et dont les sources sont clairement identifiées.

La lecture des *Nuits de la « Main »* nous fait assister à l'éternelle métamorphose de la plus « montréalaise » des rues de la métropole québécoise, ce boulevard Saint-Laurent autour duquel s'est faite et défaite la grande ville tantôt anglaise, tantôt française, jamais sûre de son identité. Le « boulevard du crime », ainsi qu'on l'a parfois appelé, a toujours été la voie par excellence du transit nord-sud. De ce fait, en plus d'établir la démarcation entre les francophones de l'est et les anglophones de l'ouest, cette artère devenait la porte des immigrants, dont la plus grosse vague aura été celle des Juifs à la fin du siècle dernier. Transformée en véritable communauté juive dès le début du XX^e siècle, la partie sud de la rue, qui se trouve en même temps le coeur de Montréal, a été fréquentée par tous les autres groupes ethniques déversés sur Montréal au cours des cent dernières années, d'où l'aspect de boulevard international qui en est résulté. Zone de contact interethnique, lieu d'un bouillonnement culturel extraordinaire, Saint-Laurent est alors devenu la rue de la recherche et de l'innovation. Dans le domaine artistique, l'influence mutuelle exercée par les diverses communautés est telle qu'on est redevable aux Juifs de l'avènement d'une modernité culturelle.

Mais en même temps, nous révèle l'étude, la « Main » est devenue la rue de la permissivité, source de toutes les audaces. Le foisonnement des bars et des hôtels y a vite semé la violence et la prostitution. La multiplicité des ethnies fournit un bon prétexte à chacune d'entre elles pour rejeter sur les autres la responsabilité de l'ordre et de la moralité. La police s'y montre le moins possible. Le clergé ne s'y attaque pas. Quel beau nid pour la pègre, qui ne manque pas de s'y installer et d'y protéger le vice commercialisé. Situation qui durera jusqu'à la grande « purification » des années 1950 opérée par le tandem Plante-Drapeau. La permissivité qui a fait la richesse culturelle de la rue va alors causer sa perte : la lutte contre la pègre va durement toucher le patrimoine culturel en faisant détruire certains établissements.

À travers cette trame historique défilent les différents types de spectacles retracés par les auteurs. Ces derniers nous renseignent sur l'époque des « muséums », sorte de fusion du cirque et du cabaret; sur les « scopes »; sur la « grande époque », celle dominée par les francophones et ayant pour scène le Monument-National, époque dont font partie les « Veillées du bon vieux temps » (où s'exécutait La Bolduc), la Société canadienne d'opérette, les Variétés lyriques et les Fridolinades. L'âge d'or du burlesque québécois (celui des revues des deux Olivier Guimond et de Juliette Pétrie) n'est pas oublié, non plus que la période des *Night Clubs* et des cabarets (l'ouverture du Faisan Doré marque les débuts du cabaret québécois francophone).

Si l'avènement de la télévision, en 1952, amorce l'agonie des spectacles traditionnels de la « Main », il voit poindre en même temps l'étoile du *strip-tease*, autre type de représentation étroitement contrôlé par les gens de la pègre qui en sont les promoteurs. Ce ne sera qu'après un long déclin dans la qualité de ses spectacles que la rue Saint-Laurent entrera dans une ère de renaissance postmoderne, époque actuelle marquée surtout par la danse et les galeries d'art contemporain.

L'occasion qui a déterminé la publication de cet ouvrage a été le centenaire de l'ouverture du Monument-National, inauguré en 1893. Ce vaste édifice, qui a connu cette année une seconde inauguration à la suite d'une restauration générale, avait une vocation toute différente de celle du reste de la « Main ». Construit dans le but d'implanter par le moyen du théâtre professionnel la culture francophone dans cette zone multiethnique, le Monument a toujours détonné à côté des établissements voisins soumis aux lois du marché et de la mode. Son élitisme est toujours apparu comme un signe de contradiction. Situation paradoxale qui a obligé les auteurs à inclure dans leur étude cette institution orientée à contre-courant de leur analyse, mais pourtant partie intégrante de leur matière. Autre paradoxe relevé à ce propos : pour faire face à des difficultés financières, le Monument a dû dès ses débuts sacrifier la qualité de ses spectacles, en présentant des combats de boxe, et même son nationalisme en louant sa grande salle à des théâtres de langues étrangères.

Parmi les surprises que réserve cette étude, on rencontre l'opéra cantonnais dont on nous donne un aperçu de 1954 à nos jours, mais dont l'histoire reste à écrire tout comme celle de tous les spectacles de la communauté chinoise de Montréal. On découvre aussi – et surtout – le théâtre yiddish, produit de la forte concentration des Juifs dans la partie sud de la « Main » et qui a connu son apogée durant les Années folles. Mais tout un volume serait nécessaire pour reconstituer en détail le passé montréalais des activités scéniques de la diaspora juive; aussi est-ce à regret que les deux chercheurs nous laissent sur notre faim.

Si, grâce à sa riche documentation, la seconde partie du livre de Bourassa et Larrue nous fait mieux connaître la géographie d'une rue au bilan culturel considérable, la première partie, grâce à la rigueur de son analyse et à la vigueur de son style, nous rend attachante cette artère que la multiplicité et la mobilité de sa clientèle transforment en une sorte de caravansérail au goût insatiable de la fête et du spectacle.

Jean Laflamme
Université de Montréal

Carmen Miller – *Painting the Map Red: Canada and the South African War 1899–1902*. Montreal and Kingston: McGill-Queen's University Press, 1993. Pp. xvi, 541.

Now barely discernable through the disdain that so many Canadian academics show for the subject of military history, the South African (or second Anglo-Boer) War which spanned the turn of the nineteenth century was a major Canadian issue at the time, internally and externally, politically and militarily. It marked the first time that